
Les Franco-Américains, la langue française et la construction de l'identité nationale

Gérard J. Brault
Département de français
Pennsylvania State University

Les Canadiens français qui se sont établis en Nouvelle-Angleterre entre 1870 et 1930, leurs enfants et leurs petits-enfants ont une histoire qui les distinguent de leurs compatriotes qui sont restés au Québec ou qui ont émigré ailleurs. À l'heure actuelle, il existe une grande divergence d'opinions au sujet du français chez les Québécois et les Franco-Américains. Au Québec, on considère que le maintien de la langue maternelle est une condition indispensable de la survivance nationale. En Nouvelle-Angleterre, cette question, qui a soulevé les passions pendant près d'un siècle, n'est même plus débattue. Pour parler sans ambages, la langue française y est en voie de disparition.

Je ne m'attarderai pas ici sur les campagnes acharnées menées jadis par les Franco-Américains en faveur du français ; celles-ci ont donné d'excellents résultats dans le temps et nous en sommes légitimement fiers. Je tenterai plutôt d'élucider le problème actuel de l'identité franco-américaine. Examinons d'abord les conclusions de trois ouvrages qui en parlent.

TROIS LECTURES DE L'IDENTITÉ FRANCO-AMÉRICAINNE

Le livre de Josaphat Benoit, *L'âme franco-américaine*, publié en 1935, c'est-à-dire à un moment décisif de notre histoire, donne un aperçu général de l'idéologie franco-américaine à la suite de l'Affaire de *La Sentinelle*, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. « [La] survivance canadienne-française, soutient-il, a fondé la survivance franco-américaine. De part et d'autre, ce sont les mêmes causes produisant les mêmes effets dans des milieux différents » (p. 39). Il y a eu une survivance franco-américaine parce que certains grands cœurs et grands esprits ont édifié une citadelle à l'instar de la citadelle québécoise pour conserver notre patrimoine (1935 : 73). Les piliers de cet édifice sont la famille, la paroisse, l'école, la presse et les sociétés nationales (1935 : 75-174). Cependant, la forteresse franco-américaine risque de devenir un mausolée à cause de plusieurs obstacles, à savoir le milieu, le manque de fierté nationale et la désunion (1935 : 175-228).

En 1935, on venait d'être traumatisé par une querelle terrible entre militants radicaux et militants modérés à propos de l'identité franco-américaine (Brault, 1986 : 87-88 ; Roby, 1990 : 290-330 ; Chartier, 1991 : 139-169). Il s'agissait, pour Benoit, qui n'approuvait pas du tout l'agitation tapageuse des Sentinellistes, de montrer, qu'à peu de choses près, ceux-ci et leurs adversaires plus modérés avaient les mêmes principes, le même point de vue. « Ce sont les commentaires de la presse américaine, l'indécision des journaux canadiens, la violence des révoltés, qui ont fait croire à l'ampleur d'une querelle dont le fond même a été moins une question de principes qu'une question d'argent » (Benoit, 1935 : 226-227). On ne pouvait pas vivre isolés des autres, mais il fallait quand même faire la promotion des valeurs nationales et surveiller de près les membres du groupe.

Les jeunes gens et les jeunes filles échappent au contrôle de la famille, de la paroisse, des sociétés nationales ; ils ont peu ou point de sens ethnique, ils s'éloignent des réunions que dirigent leurs aînés ; s'ils ne peuvent agir seuls et à leur guise, ils se couchent dans la tranchée en laissant à d'autres le soin d'organiser la résistance (Benoit, 1935 : 182).

Et il y avait urgence, car on passait par une crise :

Vis-à-vis du français, les attitudes de la jeunesse franco-américaine se réduisent aux trois suivantes : les uns connaissent passablement leur langue, mais ils la parlent aussi rarement que possible ; la plupart savent très peu le français et le parlent encore moins ; un grand nombre ne le savent plus du tout ou ne veulent plus le parler (Benoit, 1935 : 182-183).

Quelles étaient les causes et les conséquences de cette désaffection à l'égard du français ?

L'école neutre, les compagnons, le cinéma, la presse américaine, l'automobile, toute cette vie fiévreuse et purement matérielle a désorienté, désagrégé leur âme nationale, faisant oublier les valeurs spirituelles et abandonner les plus saintes traditions. Demain, c'est le mariage mixte, le changement de nom, la perte de la foi religieuse, la fusion complète dans le creuset américain (Benoit, 1935 : 183).

Le livre de Benoit a été un guide pour un très grand nombre de Franco-Américains des années trente et quarante. Il exprimait et justifiait leurs aspirations modestes et codifiait un idéal biculturel et bilingue qui aurait obtenu l'approbation générale aux États-Unis. En outre, *L'âme franco-américaine* a dû beaucoup calmer les esprits qui s'étaient échauffés pendant l'Affaire de *La Sentinelle*. Du reste, Benoit avait raison de considérer que cette agitation n'avait pas vraiment sapé l'édifice franco-américain. En dépit de ce que certains prétendent aujourd'hui, c'est surtout la crise économique des années trente et la Deuxième Guerre mondiale qui ont affecté l'identité franco-américaine.

Après avoir dressé un inventaire des institutions franco-américaines en 1983, Louise Péloquin-Faré consacre un chapitre aux raisons que donnent les jeunes Francos pour ne pas parler français. Ils disent que le français est une langue difficile et ils prétendent que la qualité du parler franco-canadien ou franco-américain n'est pas aussi élevée que le français de France (Péloquin-Faré, 1983 : 114-129 ; cf. Brault, 1979 : 86-87). Péloquin-Faré prend évidemment le contrepied de ces opinions et elle donne des raisons pour lesquelles on devrait vouloir parler français. Elle fait aussi ressortir les avantages du bilinguisme (Péloquin-Faré, 1983 : 129-139).

Ayant lu un assez grand nombre d'ouvrages sur les Franco-Américains et sur la linguistique et ayant consulté plusieurs chefs de

file franco-américains, elle affirme que tout en étant Américains à part entière, les Francos ont une mentalité franco-américaine (Péloquin-Faré, 1983 : 145-146). On a l'impression qu'elle pense que les Francos abandonnent le français parce qu'ils ne sont pas raisonnables ou qu'ils manquent de volonté. Péloquin-Faré ne distingue pas assez entre les différentes classes sociales et son ouvrage fait un peu trop écho aux idées de Josaphat Benoit qui visait un univers qui existait dans les années 1930, mais qui avait profondément évolué, en 1983.

Les travaux de Pierre Anctil font contraste avec ces deux études. Dans sa thèse présentée à la New School for Social Research (Anctil, 1980), l'universitaire canadien a émis l'hypothèse que la petite bourgeoisie franco-américaine, avide de bénéfices, a favorisé le développement de l'idéologie de la survivance et encouragé le maintien de la langue française dans le but de garder et de contrôler sa clientèle. Les capitalistes anglophones américains ont eux aussi exploité de plusieurs manières les immigrants canadiens en se livrant, notamment, à une sorte d'oppression linguistique :

The imposition of bilingualism remains one of the most efficient instruments to bring forth in the mind of the colonized a consciousness of his concretely inferior social situation. While members of the colonial bourgeoisie continually make use of only one language and show superior knowledge of its qualities and tonalities, the colonized individual must be capable of switching from one linguistic system to another, possessing none perfectly. The fact the Franco-Americans' maternal tongue was French affected in no way their subjected economic status in New England. In the mill towns along the Blackstone and Merrimack Rivers, the French idiom became the symbol of a racially and naturally inferior social origin, and betrayed the economic status of those who had inherited its flavor and phonetic structure (p. 276).

C'est à la lumière de cette interprétation révisionniste de l'histoire et de l'idéologie franco-américaines qu'il faut comprendre la conclusion de l'article d'Anctil (1983 : 38) sur la situation actuelle de la Franco-Américanie dans l'ouvrage de Louder et Waddel intitulé *Du continent perdu à l'archipel retrouvé* :

Maintenant que le fait français achève d'être assimilé en Nouvelle-Angleterre, il faut espérer que tout un siècle de distances prises envers le Québec commencera à porter fruit. On doit s'attendre, dans le contexte

d'une identité ethnique propre, à une genèse culturelle chez les Franco-Américains, à une prise de conscience de la différence et à une tentative de la définir.

Bien qu'elle exige certaines réserves, l'œuvre d'Anctil est pleine d'idées originales et d'aperçus importants. Elle nous aide à démystifier les rapports entre la langue française et l'identité franco-américaine.

L'IDENTITÉ NATIONALE, LE NOUS ET L'AUTRE

Je voudrais maintenant aborder le thème de la langue sous un angle un peu différent, en me basant surtout sur l'étude de David C. Gordon, *The French Language and National Identity* publiée en 1978. Il semble que l'instrument le plus important de la socialisation soit la langue, que chaque individu prend conscience de son identité en l'exprimant et en voyant son image dans la réaction des autres (Gordon, 1978 : 12). En passant d'une société à une autre, un individu accepte l'identité que le pays d'adoption lui octroie ou bien il la refuse. Selon Erik Erikson, l'individu a besoin d'une communauté pour conserver son identité, sinon il sera souvent réduit à la condition que l'on appelle *anomie* (Erikson, 1964 : 91-107 ; Erikson, 1968).

Le groupe ethnique est une nation à l'état embryonnaire. La communauté désignée sous le nom de nation se constitue quand l'élite réussit à la convaincre, au moyen de l'éducation ou de la propagande, qu'elle a une identité nationale (Gordon, 1978 : 14). Ce qui favorise la transformation d'un groupe ethnique en nation, c'est la lutte contre un adversaire. Autrement dit, il faut du ressentiment, de la rancune, il faut que l'Autre nous pousse à la révolte, il faut qu'on ait l'impression que l'Autre est un ennemi dangereux (Gordon, 1978 : 15-16). La langue est une dimension importante dans la construction de l'identité nationale – point n'est besoin de rappeler que c'est une question cruciale pour les Québécois – mais ce n'est pas toujours le cas. On abandonne souvent sa langue nationale, pour devenir Israélien par exemple, ... ou encore pour devenir Américain (Gordon, 1978 : 17). Selon Gordon, le français est devenu le bouclier de l'identité nationale (*identity shield*), ou, si l'on préfère, la

sauvegarde de l'identité comme l'illustrent avec évidence le cas des Libanais chrétiens dans le monde arabe et celui des Québécois dans le Canada anglophone (Gordon, 1978 : 115-146). Au Québec, c'est l'anglais qui a menacé et, agissant de concert avec d'autres facteurs d'ordre historique, c'est aussi le sentiment anti-anglais qui a beaucoup contribué à créer l'identité nationale des francophones.

À la fin du XIX^e siècle, la situation des immigrants québécois par rapport à la société canadienne était très différente de celle dont ils allaient faire l'expérience en Nouvelle-Angleterre. Bien que minoritaires au Canada, ils étaient en majorité écrasante dans leur province et leur identité collective était partiellement fondée sur le fait que ce territoire leur appartenait. Dans ce contexte, l'idée d'une nation québécoise, sauvegardée par la langue française, devenait évidente ou du moins facilement compréhensible. Il n'en a pas été ainsi en Nouvelle-Angleterre. On a parfois parlé d'une nation franco-américaine distincte d'après le modèle québécois (Anctil, 1980 : 238), mais ce n'était qu'un rêve. La Franco-Américanie a réellement existé – elle existe toujours – mais d'abord en tant qu'ethnie et elle occupe, non pas un territoire étendue, mais de petits îlots à l'intérieur de villes et de villages dispersés où, le plus souvent, elle constitue moins de 40 % de la population totale (Brault, 1980 : 9-12 ; 1986 : 2-3 et 185-186).

L'IDENTITÉ FRANCO-AMÉRICAIN ET L'ATTRAIT DE LA CIVILISATION AMÉRICAIN

Ai-je besoin de rappeler qu'avec le temps l'idéologie québécoise a évolué ? Au XIX^e siècle, on affirmait que pour assurer la survivance du peuple canadien-français il était indispensable de maintenir la langue française, la religion catholique et les mœurs traditionnelles ; que le moyen le plus efficace et le plus sûr d'atteindre ce but était de rester à la campagne (Brault, 1986 : 7). Si la langue était gardienne de l'identité nationale, elle était en même temps – et pour certains elle était *surtout* – gardienne de la foi.

Or, lorsque la société québécoise s'est transformée en société urbaine, on n'a plus pensé à l'idéologie ruralisante. Et, depuis la

Révolution tranquille, la religion n'occupe plus la place privilégiée qu'elle avait autrefois dans les délibérations touchant l'identité nationale. Enfin, il y a longtemps que les Québécois se sont dit qu'ils ne voulaient plus s'enfermer dans une citadelle et faire partie d'un tiers-monde sous-développé, mais qu'ils ambitionnaient plutôt de jouer un rôle important en Amérique du Nord.

L'idéologie franco-américaine a elle aussi subi des changements profonds. Au début, nos chefs nous ont exhortés à construire des citadelles en Nouvelle-Angleterre. Chaque famille, chaque paroisse, chaque école, chaque « Petit Canada » devait se barricader contre l'ennemi qui voulait nous faire du mal. Oui, bien sûr, il fallait gagner sa vie, il fallait bien entretenir des relations avec les autres, mais le bon Franco devait surtout se dévouer aux siens (Brault, 1986 : 65-66). Mais, assez tôt, bon nombre de Franco-Américains ont pris la décision de ne pas devenir les Amish ou les Mennonites de la Nouvelle-Angleterre. Ils n'avaient pas émigré du Québec pour échapper à des persécutions ou pour ne pas prendre part à la vie américaine. Ils étaient venus pour améliorer leur situation pécuniaire et pour réclamer leur part de l'abondance américaine.

Bon nombre de Francos, cependant, ne voulaient pas abandonner leur patrimoine culturel et spirituel et s'inquiétaient au sujet de certaines tendances de la civilisation américaine. Et c'est ce qui a abouti à l'idéologie équilibrée des Francos des années entre les deux guerres dont le véhicule principal a été l'école paroissiale bilingue, une entreprise couronnée de succès (Brault, 1986 : 85-86, 92-97 ; Brault, 1990).

La Deuxième Guerre mondiale et l'après-guerre ont marqué l'avènement d'une croissance économique sans précédent en Amérique et ce développement a fait prospérer les Québécois d'un côté et les Francos de l'autre. C'est alors que nos peuples ont pris chacun une orientation nouvelle. Le facteur qui a aidé à décider du sort différent des Québécois et des Franco-Américains à ce moment critique de notre histoire a été notre attitude à l'égard de l'Autre. Les Québécois se sentaient toujours menacés par des gens qu'ils considéraient comme étrangers, les Francos se sentaient de plus en plus attirés par des gens qu'ils avaient appris peu à peu à considérer en amis.

Au temps de l'émigration canadienne-française aux États-Unis, c'était sans doute le côté superficiel et matériel de la civilisation américaine qui fascinait. Dans *Maria Chapdelaine*, Lorenzo Surprenant essaie d'éblouir la jeune héroïne avec des images de rues illuminées, de trottoirs asphaltés, de foules, de magasins, de cinémas, de divertissements de toutes sortes, de gens bien vêtus, de logements confortables avec eau courante (Brault, 1986 : 8, 55). Elle repousse son offre de mariage, mais il faut croire que beaucoup de jeunes Canadiens et de jeunes Canadiennes n'ont pas entendu des voix dans la nuit, ou plutôt ont entendu d'autres chants. Dans son ouvrage magistral sur les Franco-Américains, Yves Roby fournit beaucoup de détails sur les conditions de vie améliorées des émigrants en Nouvelle-Angleterre, au début du siècle (Roby, 1990 : 239-242).

Dans les années 1930, ce sont les écoles paroissiales franco-américaines qui, en plus d'enseigner les matières dites françaises, forment paradoxalement de bons citoyens américains capables de s'exprimer convenablement en anglais. Les élèves apprennent leurs leçons de français et d'histoire du Canada, mais ils apprennent, en même temps, dans leurs leçons d'histoire des États-Unis, de littérature américaine et de civisme, à aimer leur nouvelle patrie. Mais c'est sans doute en comparant les réalisations de la société américaine qu'ils observent autour d'eux et dont ils font l'expérience jour après jour avec ce qu'ils voient chaque fois qu'ils visitent leurs grands-parents et leurs cousins dans les petits villages du Québec d'avant-guerre que les jeunes Francos s'attachent de plus en plus – et faut-il s'en étonner ? – à leur pays d'adoption (Brault, 1986 : 139-141).

Pour ce qui est de l'époque de la guerre et de celle de la reconversion réussie au terme du conflit, François Weil a eu le mérite de faire ressortir un facteur qui a beaucoup favorisé l'américanisation des Francos. Il s'agit de cette fameuse « société d'abondance » qui, « exceptionnelle durant la Grande Dépression, devint la norme » (Weil, 1989 : 202). De nos jours, il est vrai qu'un assez grand nombre de fils, de filles, de petits-fils et de petites-filles d'émigrants canadiens-français ont gardé une identité franco-américaine dans toute l'acceptation du terme. Cependant, ceux-ci se font de plus

en plus rares et, le plus souvent, nous nous trouvons en présence d'individus dont l'ethnicité franco-américaine ne semble pas fondamentale ou permanente. Quant à la cohésion du groupe franco-américain en Nouvelle-Angleterre, elle est bien fragile et il faut faire un effort spécial pour rester aussi optimiste que je le suis à son égard (Brault, 1986 : 184).

*

* *

Mon propos n'était pas, je crois, de défendre, de justifier, ou encore moins d'excuser ce qui s'est passé chez nous depuis un siècle. Mon but était tout simplement d'exposer la situation telle que je la comprenais, telle que je l'ai vécue. En ce qui concerne la rencontre des deux civilisations, j'estime que dans le passé on a peut-être eu tort d'insister sur le côté négatif de cette expérience ou d'imaginer que la décision prise par un très grand nombre de mes compatriotes – y compris mes parents en 1921 – de passer d'une communauté à une autre n'avait eu que des conséquences néfastes. Après tout, n'a-t-on pas l'espoir de nos jours que les émigrants qui viennent s'établir au Québec vont s'intégrer à la population locale et que cela donnera de bons résultats pour tout le monde ?

Bibliographie

- Anctil, Pierre (1980), *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority: the Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island (1865-1929)*, Ann Arbor, Michigan, University Microfilms International.
- Anctil, Pierre (1983), « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française*, Québec, PUL (coll. Travaux du Département de géographie de l'Université Laval, 6), p. 25-39.
- Benoit, Josaphat (1935), *L'âme franco-américaine*, Montréal, Albert Lévesque (coll. Documents sociaux).
- Brault, Gérard J. (1979), « Le français en Nouvelle-Angleterre », dans Albert Valdman (dir.), *Le français hors de France*, Paris, Honoré Champion (coll. Créoles et français régionaux), p. 75-91.
- Brault, Gérard J. (1980), « État présent des études sur les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre », dans Claire Quintal et André Vachon (dir.), *Situation de la recherche sur la Franco-Américanie*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, p. 9-25.
- Brault, Gérard J. (1986), *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover / Kingston / Montréal, University Press of New England / McGill-Queen's University Press.
- Brault, Gérard J. (1990), « L'œuvre des communautés enseignantes en Nouvelle-Angleterre, 1869-1986: les écoles paroissiales franco-américaines », dans Claire Quintal (dir.), *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires*, Worcester, L'Institut français, p. 38-61.
- Chartier, Armand (1991), *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion.
- Erikson, Erik (1964), *Insight and Responsibility: Lectures on the Ethical Implications of Psychological Insight*, New York, Norton.
- Erikson, Erik (1968), *Identity: Youth and Crisis*, New York, Norton.
- Gordon, David C. (1978), *The French Language and National Identity (1930-1975)*, La Haye-Paris-New York, Mouton (coll. Contributions to the Sociology of Language, 22).
- Péloquin-Faré, Louise (1983), *L'identité culturelle. Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, Paris, Didier (coll. Essais).
- Roby, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion.
- Weil, François (1989), *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Belin (coll. Modernités XIX^e & XX^e).